

à peine ses lèvres avaient-elles touché les fleurs, qu'un sommeil invincible s'empara d'elle ; elle voulut en vain lutter contre lui, ses paupières s'abaissaient lourdes et implacables sur ses beaux yeux humides. En vain elle essaya de se diriger vers la sonnette qui donnait dans la chambre de Sanchez, avant qu'elle n'eût pu saisir le cordon, elle s'affaissa doucement sur elle-même et s'endormit sur le tapis, la tête appuyée contre le divan.

Dans sa toilette de bal, le sein encore gonflé par les émotions qu'elle avait ressenties, continuant à sourire au bouquet fatal, elle était divinement belle. Lorsque, par la régularité, sa respiration annonça qu'elle était profondément endormie, une portière se souleva, et Schiba, s'avancant avec précaution, vint vers elle et la considéra pendant quelque temps en silence. L'air froid et grave du vieil Indien était terrible. Un pâle sourire erra pendant quelques secondes sur ses lèvres, puis, ayant approché du visage de la jeune femme un flacon dont les émanations semblèrent encore augmenter son sommeil, il ouvrit la fenêtre et lança un coup sifflet à peine perceptible.

Un moment après, quatre bahis pénétrèrent par la fenêtre dans la chambre au moyen d'une échelle posée contre le mur du château. Sans prononcer une parole, Schiba leur désigna la marquise endormie. Alors un bahis déploya un hamac, et, aidé par ses compagnons, il y plaça Clotilde ; puis, ayant attaché une corde solide et assez longue à chacun des anneaux du hamac, ils le suspendirent dans l'espace, en dehors de la croisée, et le laissèrent doucement glisser jusqu'aux mains de quatre autres esclaves qui l'attendaient en bas. Cela fait, ceux qui étaient restés dans le château, ainsi que Schiba, redescendirent par l'échelle que leurs compagnons reposèrent contre la fenêtre à cet effet ; et tous, portant Clotilde, se dirigèrent d'un pas hâté vers la petite porte du parc qui donnait sur la route de Vauvray.

Là, une voiture était arrêtée ; ils y placèrent Clotilde, et Schiba, ayant donné un coup de sifflet, très vibrant cette fois, attendit avec les bahis. Au moment où ce coup de sifflet retentissait, l'un des battants d'une fenêtre mal fermée—à dessein sans doute—de la chambre de Sanchez s'ouvrit brusquement, et un billet, enveloppant une petite pierre, tomba aux pieds du marquis. Celui-ci s'élança vers la croisée, mais la nuit était noire, et il ne pût entendre qu'un pas léger et précipité qui s'éloignait du château. Il revint alors au billet et l'ouvrit. Tracé par la même main que celui du matin, il ne contenait que ces mots :

“ Elle te trompe ; en ce moment, Georges est près d'elle. Si tu veux les voir, sors de ton parc par la porte de Vauvray et aie confiance dans l'homme que tu y trouveras.”

Le marquis, après avoir lu, ne fit qu'un bond jusqu'à la chambre de Clotilde et la trouva vide ; alors éperdu, fou de douleur et de colère, il prit un poignard, sortit du château et courut à l'endroit désigné. Quelques minutes avant, un bahis plus petit que les autres avait rejoint Schiba et ses compagnons.

—Eh bien ! maîtresse ? lui avait dit le vieil Indien.

—Il a la lettre. Je pars avec elle : toi, attends-le ici.

Aussitôt la voiture dans laquelle l'inconnue déguisée et deux bahis prirent place s'éloigna. A peine avait-elle disparu, que le marquis éperdu rejoignit le Khansaman.

HYPNOTISATION

Malgré l'obscurité de la nuit, Schiba avait pris ses précautions. Ni lui ni ses hommes ne portaient le costume indien, seuls les bahis qui étaient remontés dans la voiture dans laquelle l'inconnue emportait Clotilde endormie n'avaient point modifié leur accoutrement ordinaire pour cette expédition. Cette prudence n'était pas inutile, car, au moment où Sanchez arriva, une éclaircie se fit au ciel, et la lune montra pendant quelques instants une partie de son disque argenté.

Le marquis ne vit point d'abord le vieil Indien, qui se tenait dans l'ombre près des bahis déguisés. Il jeta d'abord un profond regard autour de lui et fit un geste de colère. Schiba, se détachant alors du groupe des bahis, parut dans la zone lumineuse du chemin, en disant :

—Marquis Sanchez d'Alviella, je suis celui que vous cherchez.

A la voix de l'Indien, Sanchez se tourna vers lui et l'enveloppant d'un profond regard, chercha à distinguer ses traits.

—Ne cherchez pas à me reconnaître, vous ne m'avez jamais vu, reprit le Khansaman. Et afin de ne laisser au marquis aucun doute à ce sujet, il ôta son chapeau à larges bords dont l'ombre masquait le haut de son visage et, levant ce dernier, fit réverbérer les rayons de la lune sur sa barbe blanche.

—Qui es-tu ? dit le marquis.

—La vérité.

—Tu as menti, tu mourras ! fit Sanchez en levant son poignard.

Mais à peine avait-il fait ce geste, que les bahis se jetèrent sur lui, le désarmèrent et, le maintenant énergiquement, le forcèrent à demeurer immobile. La lutte avait été presque nulle. L'inattendu de l'attaque et mieux encore le nombre des assaillants rendait toute résistance inutile de la part du marquis.

—Tu le vois, je ne suis pas seul, fit Schiba froidement ; ne menace donc plus, et écoute.

—Dis d'abord à ces hommes de me lâcher ; je n'ai plus d'arme, ainsi tu n'as rien à craindre, ni eux non plus.

Schiba fit un signe, et les bahis rendirent la liberté au marquis, mais ils restèrent à ses côtés.

—Mais à qui en voulez-vous, enfin ? Est-ce à ma vie ou à ma bourse ? reprit Sanchez dès qu'il fut libre.

—Ni à l'une, ni à l'autre. Nous prends-tu pour des bandits ?

—Oui, car je commence à croire que je suis tombé dans un piège.

—Le piège n'est pas pour toi.

—Et pour qui donc est-il ?

—Pour ton rival, Georges de Maurange.

—Ce billet, que je viens de recevoir, n'était donc pas un mensonge ?

—Non ; ton cœur te l'a dit déjà, puisque tu es venu à nous, et tu ne doutes plus que de la moitié de la vérité, puisque Clotilde a quitté ta maison.

—Oh ! Je veux tout savoir ! Mais avant, une dernière fois, qui es-tu ?

—L'instrument qui exécute.

—Et la main qui te dirige ?

—Est celle d'une femme.

—D'une femme ?